

A GENÈVE, SA CRÉATION TRANSCENDE CLASSIQUE ET CONTEMPORAIN. "JOBIN, GÉNIE DE MÊLÉE"

Par Marie-Christine Vernay

Festival suisse de référence, qui aime à mêler musique, théâtre et danse, La Bâtie a passé commande au non moins Suisse Gilles Jobin, chorégraphe de la trempe d'un Boris Charmatz. Le deal était que ce contemporain travaille avec le Ballet du Grand Théâtre de Genève. Qu'est-il advenu ? Non pas la transcription d'une pièce contemporaine pour un ballet. Ni une énième Giselle new look. Mais un travail de fond entre un chorégraphe - et quel chorégraphe ! - et des interprètes plongés dans l'aventure de la création.

Tout avait été mis en oeuvre pour éviter la pièce tranquille, bien faite et bien dansée, sans question ni réponse. *TWO-THOUSAND-AND-THREE* a bénéficié de neuf semaines de résidence. Jobin est arrivé avec sept fidèles complices, danseurs, musiciens, éclairagistes. Et le résultat vaut plus encore que les applaudissements d'une salle comble et enthousiaste, tant il casse le malentendu persistant entre classiques et contemporains, à qui servira mieux l'autre, à qui sera le meilleur donneur de leçon, etc.

Fourmillement. La scène est nue. Les rampes de projecteurs accrochées dans les cintres éclairent l'ensemble. On ne voit pas trop les visages des danseurs. D'ailleurs, ils ont la tête légèrement baissée, les épaules tombantes, le bassin souple. Ils ne sont pas pour autant avachis. La tenue est autant mentale que musculaire. Dans cette pièce d'une heure, tout commence avec des marches démarrées par de légères pressions sur le corps de l'autre. Puis le groupe se forme, telle la rosace d'un ballet aquatique. L'étrange mollusque s'étire, respire, tente de trouver une forme, puis une autre. Les couleurs des costumes « civils » de Karine Vintache prennent la lumière de Daniel Demont qui balaie la scène. Des mains passent sous les tee-shirts, les danseurs sont manipulés, déplacés. Cela grouille et parfois, de ce fourmillement incessant, se détache une danseuse immobile, comme le souvenir d'une forme claire. Mais le mouvement commun reprend. Une danseuse est portée, bousculée, pour un solo plutôt sauvage. Les dos collés les uns aux autres offrent comme une table bancale à un furieux boléro.

Nouvelle dispersion : courses et chutes. Quelques gorgées d'eau et ça reprend, debout puis au sol. Le jaune volontairement pas très propre de la lumière éclaire un sinistre tableau. Les interprètes sont là, étalés, sans recours, vaincus peut-être. Les manipulations se font plus violentes. Les corps sont traînés par des collants déchirés, ils tombent sous un coup de pied. On repense aux bras ronds qui enlaçaient le groupe, au début du spectacle. Tout cela n'a pas tenu. Il était trop tôt pour le bel équilibre. On se demande comment Jobin va parvenir à recoller les morceaux. Mais voilà que de ce magma, de ces brisures, une nouvelle présence au monde émerge. Par le labeur, d'autres formes se construisent. Jobin s'en sort par un hommage presque fétichiste à la jambe.

Brillant. C'est donc par un somptueux ballet de gambettes que les danseurs retrouvent une certaine verticalité. Seulement, ils ont la tête en bas. Après les horreurs d'un enfer boschien, loin des conventions et sans formalisme. C'est peut-être cela 2003. Une pièce sans arrogance, fort bien agencée jusque dans ses chaos, avec des danseurs qui s'abandonnent à la cause commune. Brillant.

TWO-THOUSAND-AND-THREE de Gilles Jobin, par le Ballet du *Grand Théâtre* de Genève. Ce soir à 20 heures au *BFM*, 2, place des Volontaires, à Genève. Dans le cadre du *festival La Bâtie* (jusqu'au 13 septembre).